

contre un des arbres qui bordaient le sentier, et il l'entendit murmurer :

— Je ne vois plus !

Il courut à elle :

— Prenez mon bras !... Ne craignez rien de moi... pas un mot de plus, pas une prière... mais il faut que vous retourniez, et vous ne pouvez retourner seule !...

Il sentit qu'elle tremblait sous sa mante, qui était imprégnée de l'humidité de la nuit. Elle ne dit rien, se suspendit à son bras, et gravit péniblement la rampe qui tournait autour du rocher. Peu à peu son pas se raffermir, mais elle demeurait la tête penché, comme étrangère à tout, s'abandonnant au bras qui la guidait.

Après un quart d'heure de marche, une halte soudaine que fit Raoul la tira de sa stupeur. Elle jeta autour d'elle un regard étonné.

— Mon Dieu ! dit-elle,.... mais je ne reconnais rien, je ne vois pas je ne me retrouve pas !... Ce brouillard cache tout.... Êtes-vous sûr d'être dans le vrai chemin ?

— Jusqu'ici, je l'ai pensé ; mais en ce moment je suis troublé, je vous l'avoue.... On ne distingue rien à deux pas !

Comme il arrive souvent, en effet, vers le milieu de la nuit, sous ce climat et dans cette saison, les vapeurs humides des marais environnants s'étaient élevées subitement. Elles s'étaient enroulées d'abord, comme des flocons de givre, autour des branches et des buissons, puis elles avaient gagné tout l'intérieur du bois. Elles prétaient aux taillis les plus clair-semés des aspects fantastiques, et semblaient dresser, sous le couvert des fourrés et dans l'ombre des hautes futaies, une muraille de ténèbres impénétrable.

Mademoiselle de Férias parut recouvrer tout son sang-froid sous cette impression de la vie réelle. Elle interrogea Raoul sur la direction qu'il avait suivie, hésita et se recueillit, puis poursuivit la même route avec agitation. Elle crut s'apercevoir, au bout de peu d'instant, qu'ils s'égarèrent de plus en plus. Elle pensa alors que le meilleur parti était de chercher à regagner la Roche-à-la-Fée, espérant qu'une fois maîtresse de ce point de départ elle pourrait s'orienter avec plus de précision. Ils essayèrent donc de retourner sur leurs pas, et achevèrent de se perdre. Il avaient dans l'esprit ce vertige étrange qui nous saisit quand tous nos guides ordinaires nous font défaut. Sibylle crut bientôt reconnaître, à quelques vagues indices, qu'ils avaient dépassé la limite des bois contigus au parc, et qu'ils étaient entrés dans la forêt qui en était le prolongement, et dont les dernières cimes couronnaient de hautes falaises à deux lieues du château.

Ils continuaient cependant de marcher avec une sorte de résolution fiévreuse, s'étant déterminés à aller toujours droit devant eux. Il leur arrivait presque à chaque pas de se heurter contre des troncs d'arbres ou de s'embarrasser dans les halliers. Ils descendaient et montaient des pentes rapides, et quelquefois traversaient de larges ravines marécageuses où leurs pieds s'imprimaient dans la fange. Par intervalles ils s'arrêtaient pour se consulter brièvement. Des exclamations découragées, des demi-mots douloureux s'échappaient, quoique rarement, des lèvres de Sibylle :

— Mon Dieu, que je suis punie !... Que va-t-on penser ?... Pauvres cœurs qui m'aiment tant, et que j'ai oubliés, comme ils doivent être inquiets !

Elle s'asseyait un moment, n'en pouvant plus, toute grelottante, puis elle disait : — Allons ! et se remettait vaillamment en marche.

Raoul était désespéré. Il gardait le plus souvent un silence morne. Il soutenait Sibylle avec une énergie convulsive ; il l'entourait d'attentions et de tendresses maternelles. Il y eut un instant où, malgré sa résistance, il l'enleva dans ses bras, et la porta comme un

enfant, pour passer une fondrière où il enfonçait lui-même jusqu'aux genoux.

Depuis deux longues heures, ils erraient ainsi, perdus dans les bois, dans la brume et dans la nuit, quand, au sortir d'une vallée profonde, ils virent confusément devant eux une haute colline boisée qui s'élevait en forme d'amphithéâtre. Tous deux en même temps reconnurent, à cette disposition particulière du terrain, que leur course désespérée les avait conduits à l'extrémité même de la forêt, sur le revers des falaises où elle venait mourir. Quoiqu'ils fussent à une grande distance du château, la proximité du rivage leur assurait du moins dès ce moment une route connue. Sibylle, ranimée par cette découverte, se mit à gravir rapidement et presque joyeusement la rampe des collines ; mais arrivée sur le sommet, et comme ils quittaient enfin l'obscurité en ceinture des bois, elle défaillit, et sa tête s'affaissa sur la poitrine de Raoul. Il l'appela doucement :

— Sibylle !

— Elle ne répondit pas.

Pendant qu'il la soutenait de toutes les forces qui lui restaient, il promenait autour de lui des yeux à demi égarés. Tout à coup son visage s'éclaira ; il distinguait à quelques pas sur la falaise la forme basse et écrasée d'un toit de chaume, d'une sorte de masure qu'il reconnut aussitôt ; une lumière s'en échappait par quelque ouverture et brillait à travers la brume. Raoul éleva la voix :

— Jacques ! cria-t-il, Jacques ! à moi ! C'est Sibylle ! Viens vite !

Un bruit de pas précipités se fit entendre, et Jacques Féray sortit du brouillard.

— Ah ! mon pauvre garçon ! reprit Raoul d'une voix agitée, que je suis heureux de te trouver ! Je ne savais plus si j'étais de ce monde... Quelle nuit !... Tu vois, elle est malade !... Fais du feu, vite !

— J'en ai, dit Jacques Féray, que rien n'étonnait. Venez.

Raoul emporta Sibylle dans ses bras et suivit le fou dans sa chaumière.

Un reste de feu brûlait dans un coin entre quelques grosses pierres qui tenaient lieu de foyer. Jacques Féray y jeta une brassée d'ajoncs épineux, et la vive flamme qui s'en éleva aussitôt rayonna sur les murs désolés de ce réduit avec un air de gaieté bizarre. Raoul déposa la jeune fille évanouie devant cette claire attisée, et, continuant de la soutenir à demi :

— Va vite, dit-il, à Jacques, va chercher des bruyères, des feuilles... tant que tu pourras !

Jacques sortit et rentra à plusieurs reprises, et peu de minutes après le sol de la hutte était jonché de bruyères et de feuilles sèches que Raoul disposa à la hâte en forme de couche, et sur lesquelles il étendit Sibylle. Au bout d'un instant, elle soupira et entr'ouvrit les yeux. En voyant Raoul penché sur elle, elle sourit ; puis tout étonnée :

— Où sommes-nous donc ? dit-elle.

— Chez votre ami Jacques Féray, dit-il en la rassurant du regard. Ne craignez plus rien. Remettez-vous... Je vais l'envoyer au château tout à l'heure,.... quand la brume sera un peu dissipée. Reposez-vous... Tâchez de dormir. Je veille sur vous.

— Oui... Je suis bien fatiguée !

Et, rencontrant l'œil ardent et affectueux de Jacques Féray :

— Bonjour, mon Jacques, dit-elle faiblement.

Puis, se tournant vers le feu :

— Que j'ai froid ! que cela me fait de bien !

Ses yeux se refermèrent, sa tête s'appesantit sur son oreiller de bruyères, et elle s'endormit.

Raoul recommanda le silence à Jacques Féray par un geste impérieux. Jacques crut comprendre qu'il lui ordonnait de sortir ; il sortit sur la pointe du pied et alla se coucher sur le gazon de la falaise à quelques pas de